PREMIÈRES AMOURS

Des histoires de filles

Mélikah Abdelmoumen
Nelly Arcan
Myriam Beaudoin
Fanny Britt
Marie-Chantale Gariépy
Catherine Lalonde
Claudia Larochelle
Corinne Larochelle
Sophie Lepage

la courte échelle

Mélikah Abdelmoumen

Sucti
Les lèvres de Mars

« Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ? [...]
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme ! »

EDMOND ROSTAND, Cyrano de Bergerac

Daniella était la plus belle fille brune de notre école. La plus belle blonde, c'était moi.

Tout chez elle était rond. Les boucles de ses cheveux bruns, qui faisaient un soleil autour de sa tête, ses seins, ses hanches. Ce qu'ils appellent des rondeurs, elle en avait. En veux-tu ? en voilà ! Comme si la nature avait su pourquoi on l'avait mise au monde et quels attributs il lui fallait pour passer non seulement pour une femme, mais aussi pour une de ces femmes auxquelles les humains des deux sexes sont incapables de résister.

Chez moi, en revanche, tout est long et droit. Les cheveux, d'abord. Mais également les jambes, le torse, les bras. J'ai des doigts longs et fins. On dit que même mon regard est long. Mes seins, eux, sont très gros et très ronds. Là aussi, la nature savait ce qu'elle faisait !

Il y a une autre chose qu'elle avait bien conçue, la nature : elle nous avait parfaitement programmées, Daniella et moi, pour que nous soyons complémentaires et inséparables jusqu'à la mort. Car chez nous, dès la puberté, on doit tout vivre à deux. Le professeur Melchior nous l'a bien martelé : « La longue et glorieuse histoire de notre espèce tient à ce que, contrairement aux autres, nous savons nous associer pour la vie à un complice et nous y tenir, sans s'empêtrer dans le sentimentalisme ou la sensiblerie. »

Enfin, c'était ainsi entre Daniella et moi, jusqu'à l'arrivée de Mars dans notre vie. Notre Mars qui est un garçon, pas une planète. Mars qui a tout foutu en l'air avec son regard glacial, son visage fermé, ses lèvres de fille et ses grandes mains blanches. Car voilà, Daniella est morte juste à l'âge où on nous laisse enfin fonctionner par nous-mêmes là-haut, à la surface, loin des grottes souterraines où nous avons grandi. Daniella, morte avant de pouvoir vivre pour vrai, vivre libre dans les villes et les rues et les cités dont nous rêvons depuis les galeries glauques où

on nous enferme dans des écoles encore plus glauques pendant toute notre enfance glauque.

Je m'appelle Rio. Daniella et moi sommes des Sucti. Nos ancêtres ont un jour choisi, pour nous nommer, ce mot qui vient du latin *Suctus*, dérivé populaire de *sugere*, et qui signifie « sucer ». Comme un vortex, comme un trou noir, comme un vacuum, les Sucti vident littéralement leur victime de son souffle de vie. Nous sommes là depuis que le jour est jour. Nous sommes les mystérieux Adonis et les mystérieuses nymphes qui, cachés parmi vous, dominent le règne animal à votre insu. Bien sûr, nous sommes bien moins nombreux que vous, mais par comparaison vous êtes des primates, de la vermine, de pathétiques créatures souffrantes, fragiles, aveugles.

Je me souviens encore du jour où Daniella m'a fait part de l'existence de Mars. Nous avions quatorze ans et lui, que je ne connaissais pas encore, quinze. Ce matin-là, je devais aller au centre-ville pour me nourrir. En route vers le café où j'avais rendez-vous, je suis passée devant une vitrine de magasin où il y avait un petit Martien vert habillé d'un tutu rose. Qui sait pourquoi parfois je fais ce que je fais ? Je suis entrée dans ce magasin et j'ai acheté la tenue de la vitrine, que j'ai enfilée par-dessus mon jean. Dans la rue ensoleillée, les humains affichaient des airs

perplexes en voyant cette longue jeune fille à la chevelure blonde, vêtue d'un tutu rose sur un jean noir usé, une veste de cuir tout abîmée et de grosses bottes d'armée… Moi, je rayonnais au milieu de la foule blasée. Parce que j'étais en « mode chasse », j'oubliais tout le reste.

Dans le café où nous avions rendez-vous, le garçon qui m'espérait m'a dit : « Je t'offre quelque chose ? » Pour toute réponse, je l'ai pris par la main et entraîné aux toilettes — elles se trouvaient tout à l'arrière, au bout d'un long corridor étroit. Même s'ils avaient été attentifs, les autres clients n'auraient donc pas pu voir la porte se mettre à remuer, d'abord doucement, puis de plus en plus violemment, comme si un ouragan était enfermé dans la pièce. Ils ne m'auraient pas non plus vue, moi, Rio, émerger des W.-C., stoïque. Ils n'auraient pas davantage pu apercevoir, coincé contre la porte entrouverte, le cadavre.

Mais ils auraient au moins pu se demander d'où venaient le bruit et le dernier cri, petit, sec et vite interrompu, du garçon. Qui sait quelle explication ils se sont inventée pour ne pas avoir à se donner de mal ? Une machine à espresso qui fait sursauter un employé en cuisine ? Un

marteau-piqueur dans les toilettes ? N'importe quoi pour ne pas être arrachés à leur bulle d'ennui rassurant. Les humains ne sont jamais vigilants quand il le faudrait.

Après m'être nourrie, je suis rentrée à la maison. Daniella et moi vivions ensemble, en appartement. On nous place là quand on a quatorze ans, âge où se manifeste notre besoin de nous nourrir d'un des vôtres une fois par mois. On nous fait monter à la surface par deux, toujours du même sexe. Ne me demandez pas pourquoi, c'est une tradition, et s'il y a bien une chose que je n'ai jamais comprise… Bref, on est supervisés par notre mentor pendant un an ou deux. Le nôtre, à Daniella et à moi, s'appelait Melchior.

Pendant l'année au cours de laquelle nous avons vécu ensemble, Melchior venait souvent nous faire des visites de contrôle. Il se méfiait de nous. Mais on était malignes. On lui cachait bien toutes nos folies. Ou peut-être était-il au courant et avait-il décidé de nous laisser « faire nos expériences ». Quand Daniella a cessé de se nourrir, ça m'a fait mal de le cacher à Melchior. Je me suis quand même tue. Par amitié. Parce qu'elle me suppliait. Si j'avais su ! Sur ce coup-là, j'ai été encore plus idiote que la dernière des idiotes.

Donc, après avoir consommé le garçon du café, je suis rentrée à la maison. J'ai jeté mes clefs sur la table en disant à Daniella, assise toute seule sur le sofa : « Ça y est.